

comme un immense laboratoire, où il travailla toute sa vie.

Mais sa nomination à l'intendance du Jardin du Roi, où il succédait à Dufay (août 1739), avait précédé ces premières expériences. Tout paraissait éloigner Buffon de cette charge : d'abord, sa jeunesse; ensuite, il était brouillé avec Dufay, son collègue à l'Académie; et celui-ci s'était déjà choisi un successeur dans la personne de Duhamel du Monceau. Buffon n'avait pour lui que le patronage du chimiste Hellot. Mais en quelques heures tout changea. Les deux savants se rapprochèrent, et Dufay, avant de mourir, désigna au ministre Maurepas Buffon pour son successeur. Duhamel était en Angleterre; à son retour, le ministre qui lui avait manqué de parole lui donna, à titre de compensation, une inspection générale de la marine. Sans ce concours heureux et fortuit de circonstances, avec une âme moins généreuse que celle de Dufay, avec un ministre plus esclave de sa parole que Maurepas, l'ambition de Buffon n'eût pas été satisfaite, et sans doute l'*Histoire naturelle* n'eût pas été écrite.

En effet, l'entrée de Buffon au Jardin du Roi fut l'acte décisif de sa carrière. Il conçut aussitôt le vaste dessein d'écrire l'histoire de la nature, et de lui élever un temple digne d'elle, où seraient conservées, classées et expliquées ses productions diverses. Plan immense, bien fait pour décourager l'esprit le plus vaste, mais que Buffon envisagea sans effroi; on le vit toujours poursuivre, malgré les maladies, les obstacles imprévus, les chagrins, les injustices, sa double tâche avec une infatigable constance. C'est, au reste, un beau et salutaire exemple que cette longue vie vouée aux plus pénibles travaux : le génie est un souffle qui ne vient pas de l'homme; l'homme supérieur n'est peut-être qu'un instrument dans la main de Dieu. Il a une mission, mission de lumière, ou de ruine, et ni l'enlèvement des plaisirs ou de la gloire, ni les dissipations de la fortune, les souffrances morales, les misères physiques, ne pourront le détourner de son but. C'est même à cette infatigable persistance et à cette ténacité dans les vues que se reconnaît le génie. Buffon le définissait : *Une plus grande aptitude à la patience*; et sa vie tout entière fut le développement de cette définition. En effet, chez lui, deux vertus sont surtout saillantes : l'amour de l'ordre et sa passion pour l'étude. S'expliquant lui-même sur cette première vertu, il dit à Mme Necker (25 juillet 1779) : « Vous pourriez croire que c'est l'amour de la gloire qui m'a attiré dans le désert et me met la plume à la main, c'est le seul amour de l'ordre qui m'a déterminé. » L'esprit d'ordre et la méthode ont contribué à donner à sa vie une noble unité, et à sa pensée cette logique absolue, cette précision forte, cette lucidité harmonieuse qui font à la fois le charme et la force de ses écrits.

Nous verrons plus loin jusqu'où Buffon poussait la passion pour l'étude.

Les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* (v. ce mot) parurent en 1749. Les volumes suivants se succédèrent sans interruption, d'année en année, jusqu'à la mort de Buffon. La sensation que produisit l'ouvrage fut immense; jamais la pensée humaine ne s'était élevée à une pareille hauteur, ni le génie à une telle hardiesse. On n'était pas accoutumé à entendre la science parler un aussi beau langage. Aussi la place de Buffon fut-elle marquée dès ce jour à l'Académie française, où il ne fut élu pourtant que le 1^{er} juillet 1752. Le 25 août 1753, il vint prendre séance parmi ses nouveaux collègues, et prononça devant un auditoire d'élite son immortel discours sur le style. (V. STYLE.) Grimm, rendant compte de cette séance fameuse, dit que l'Académie s'était donné un maître à écrire.

Quelques jours après sa réception, et comme pour justifier davantage le choix que l'Académie venait de faire, Buffon donna au public le quatrième volume de l'*Histoire naturelle*. Le soin de ses ouvrages ne l'empêchait pas de poursuivre parallèlement la réorganisation, ou pourrait dire la fondation du Jardin du Roi. Sous sa volonté ferme et son impulsion puissante, cet établissement, abandonné depuis longtemps aux médecins de la cour, qui en avaient fait une ferme à revenus, avait changé d'aspect. Des galeries avaient été ouvertes, les collections arrivaient de toutes parts. Buffon avait appelé près de lui Daubenton pour les classer et les décrire. L'éclat que jetait son nom sur l'établissement confié à ses soins fut la principale cause de sa prospérité. Il y avait pour l'enrichir émulation entre les souverains, les savants, les missionnaires, les particuliers. Des pirates même ayant capturé un vaisseau sur lequel se trouvaient des caisses aux armes du roi d'Espagne, et d'autres à l'adresse de Buffon, retirèrent celles du roi, tandis qu'ils veillèrent scrupuleusement à ce que les caisses à l'adresse de Buffon lui fussent expédiées. D'un autre côté, le titre de Correspondant du Jardin du Roi et du cabinet d'histoire naturelle, dont Buffon avait obtenu la création, était devenu entre ses mains un moyen ingénieux d'émulation et de récompense. Il ne manqua jamais non plus de citer dans l'*Histoire naturelle* les noms de ceux qui avaient enrichi le cabinet de leurs dons, ou la science de leurs observations; et le seul désir de figurer dans ce grand ouvrage fut peut-être plus puissant que tous les autres motifs pour enrichir le

Muséum. Les rois de Suède et de Danemark, l'impératrice Catherine envoyèrent des minéraux, le roi de Prusse des herbiers et des échantillons rares. Ces envois étaient des dons personnels faits à Buffon, qui aurait pu en former de riches collections; mais il les abandonna toujours généreusement au Cabinet d'histoire naturelle. Un ami lui ayant fait observer que cette façon d'agir portait préjudice à son fils aîné, le Cabinet du Roi est mon fils aîné. Comme le prince Henri de Prusse s'étonnait de ne point trouver à Montbard un cabinet d'histoire naturelle, Buffon lui dit qu'il n'en avait point d'autre que celui de Sa Majesté. Son désintéressement fut sans bornes. Lorsqu'il se présentait des acquisitions utiles et que l'Etat manquait de fonds, il achetait de ses propres deniers. C'est un travers, disait-il, mais il ne fera que peu de tort à mon fils; j'y emploie surtout mes économies. Dès l'année 1766, les collections avaient envahi toutes les galeries disponibles, et Buffon était contraint de leur abandonner son propre appartement. Il écrivit au président de Brosses (1^{er} septembre 1766) : « Les motifs de l'intérêt personnel n'ont aucune part ici, et je ne me suis déterminé que pour donner un certain degré de consistance et d'utilité à un établissement que j'ai formé. Tout était entassé, tout n'était que dans nos cabinets faute d'espace; il fallait 200,000 livres pour bâtir. Le roi n'est pas assez riche pour cela. — J'habite actuellement, écrit-il encore au président de Brosses à la même époque, une assez belle maison rue des Fossés-Saint-Victor, à mille pas de distance du Jardin du Roi, ce qui me donne la facilité d'y aller à pied pour y donner mes ordres. J'ai cédé mon logement pour étendre le Cabinet, qui commençait à s'encombrer, au point de ne pouvoir s'y reconnaître. » Pendant qu'il augmentait les collections du Cabinet d'histoire naturelle, Buffon agrandissait et décorait le Jardin, étendait ses limites jusqu'à la Seine, plantait des avenues, creusait des bassins, comblait le lit infect de la Bièvre, construisait des serres, des amphithéâtres, et avançait, pour hâter l'achèvement de ces utiles travaux, des sommes importantes, dont sa famille ne put jamais obtenir le remboursement. Une anecdote donnera une idée des obstacles de tout genre que Buffon eut à surmonter. Le Jardin du Roi touchait aux biens de l'abbaye de Saint-Victor, biens de mainmorte, par conséquent inaliénables. Toutefois Buffon parvint, après des négociations qui se prolongèrent pendant plusieurs années, à mettre le prieur dans ses intérêts, et à le faire consentir à un contrat d'échange. « Il n'y a que quelques jours, écrit-il à son fils le 9 septembre 1782, que ces malheureux moines, qui m'ont fait tant de chicanes, sont enfin enchaînés. Le contrat d'échange de mon terrain vient enfin d'être signé. » Mais au jour fixé pour l'exécution du contrat, les moines se révoltèrent et refusèrent de quitter l'abbaye. Le lendemain, pendant qu'il tombait une pluie torrentielle et que la communauté était encore endormie, Buffon, usant de son droit de propriétaire, envoya des couvreurs qui se mirent à enlever les toitures. Le soir, l'immeuble était vide de ses hôtes.

La prospérité matérielle du Jardin ne lui faisait pas non plus perdre de vue les intérêts de l'enseignement. On y voit la chimie enseignée tour à tour par Bourdelin, Rouelle, Maloin, Macquer, Fourcroy. La chaire de botanique, si longtemps et si dignement occupée par Antoine de Jussieu, est donnée à Lemonnier, auquel succède Antoine-Laurent de Jussieu. Dans la chaire d'anatomie brillent successivement les noms de Hunauld, Winslow, Antoine Ferrein, Portal, Antoine Petit, Duverney et Mertrud. Les deux Daubenton, les deux Thouin, Lacépède, Van Spaendonck, qui peignait les herbiers, appartenaient aussi à l'histoire du Jardin du Roi pendant la glorieuse administration de Buffon. Il ne faut pas oublier non plus ces naturalistes voyageurs, institués par Buffon, et dont les découvertes ont si largement contribué aux progrès de la science : Poivre, Dombey, Commerson, Bougainville, Sonnerat, Dolmieu, Sonnini, Arthur, etc.

Le public ne se montrait pas indifférent à ces grands travaux, et Buffon eut le rare privilège de jouir de sa gloire en son vivant. Les souverains étrangers se confondaient en prévenances pour l'attirer dans leurs États ou tout au moins mériter son suffrage. Les uns lui écrivaient sur le ton de la familiarité, les autres lui envoyaient de riches présents, d'autres lui demandaient son amitié. Le grand Frédéric lui soumettait ses manuscrits; le prince Henri, son frère, le prince philosophe, comme on l'appelait, écrivait, après un séjour à Montbard (septembre 1784) : « Je n'oublierai jamais l'homme doux, aimable et bienfaisant que j'ai vu à Montbard; si j'avais à désirer un père, ce serait lui; un ami, lui encore; une intelligence pour m'éclairer, et quel autre que lui? » L'empereur Joseph II, frère de l'infortunée Marie-Antoinette, appréciait particulièrement Buffon. Dans ses différents séjours en France, il ne manquait jamais de le venir voir. Il arrivait au Jardin du Roi sans s'être fait annoncer, et disait : « Monsieur de Buffon, nous traiterons ici, si vous le voulez bien, de puissance à puissance, car je me trouve actuellement sur les terres de votre empire. » Le 7 décembre 1784, lors de l'inauguration du Musée que Pilâtre de Rosier avait fondé dans les galeries du Palais-Royal, on vit le bailli de Suffren, de retour de ses dernières campagnes, y couronner solen-

nellement le buste de Buffon. Toutefois, cette vie glorieuse par le travail et honorée par les témoignages les plus éclatants de l'estime publique eut aussi ses revers. Buffon avait vu mourir, en 1759, une fille, son premier enfant, qui, suivant son expression, « commençait à se faire entendre, c'est-à-dire à aimer. » Il avait épousé en 1752 une femme qu'il aimait, mais il l'avait perdue en 1769, à l'âge de trente-sept ans, dans tout l'éclat de sa grâce et de sa beauté. La douleur qu'il ressentit de cette perte est touchante. « Ce fut d'abord, dit-il, une plaie cruelle, qui dégénère aujourd'hui en une maladie que je regarde comme incurable, et qu'il faut que je m'accoutume à supporter comme un mal nécessaire. Ma santé en est altérée et j'ai abandonné, au moins pour un temps, toutes mes occupations. » Il dit encore : « Il y a bien longtemps que mes malheurs m'ont empêché de m'occuper d'aucune étude (5 avril 1769). » Et, un autre jour : « Personne ne fut plus malheureux que moi deux ans de suite; l'étude a été ma seule ressource. »

Enfin ni la gloire, ni la grande considération dont il jouissait, ni les services éclatants qu'il avait rendus, ne le mirent à l'abri de l'injustice et de l'ingratitude des cours. Au mois de février 1771, pendant une longue et douloureuse maladie qui alarma l'Europe savante, on disposa, à son insu, en faveur du comte d'Angivillier, déjà comblé de places et de pensions, de sa survivance, qu'il destinait à son fils. Le comte d'Angivillier n'avait aucun titre scientifique qui lui permit de prétendre à l'honneur de succéder à Buffon. La faveur seule avait inspiré ce choix. Louis XV, voulant du moins donner une compensation à Buffon et apaiser son juste mécontentement, érigea ses terres en comté (juillet 1772), et commanda sa statue en pied au sculpteur Pajou. Elle fut placée au Jardin du Roi pendant son absence, et on grava sur le socle cette inscription pompeuse : *Majestati naturæ per ingenium*. Son génie est égal à la majesté de la nature (1772.) Mais Buffon se montra plus affecté de l'injustice qu'orgueilleux par de tels honneurs. Il écrivait au président de Brosses : « Je vous remercie de la part que vous avez la bonté de prendre à cette statue que je n'ai, en effet, ni méritée ni sollicitée, et qu'on m'aurait fait plus de plaisir de ne placer qu'après mon décès. J'ai toujours pensé qu'un homme sage doit plus craindre l'envie que faire cas de la gloire; et tout cela s'est fait sans qu'on m'ait consulté (13 janvier 1777). » Il disait, en 1784, à un architecte qui lui avait adressé, pour l'embellissement du quartier du Jardin du Roi, un projet dans lequel il n'avait rien négligé pour flatter l'amour-propre de Buffon : « Je ne puis consentir à aucune dépense qui aurait trait à ma gloire personnelle, ne m'étant point du tout mêlé de la statue qu'on a bien voulu m'ériger. » Dans le même ordre d'idées, il écrivait à Mme Necker, le 12 juillet 1782 : « Je ne cherche point la gloire, je ne l'ai jamais cherchée, et, depuis qu'elle est venue me trouver, elle me plaît moins qu'elle ne m'incommode. Elle finirait par me tuer, pour peu qu'elle augmentât. Ce sont des lettres sans fin et de tout l'univers, des questions à résoudre, des mémoires à examiner. J'ai passé mes journées hier et avant-hier à faire des observations sur un long projet présenté au roi pour les plantations de cent mille sapins pour la culture de la marine. Je n'aurais pas regret à mon temps si mes avis pouvaient être utiles; mais, dans ce haut pays où vous n'avez pas voulu rester, on consulte quelquefois les gens instruits, et on se détermine toujours par l'avis des ignorants. »

Buffon ne consentit jamais à faire partie d'aucun cénacle ni d'aucune école, et voulut demeurer étranger aux menées des partis. Aussi sa noble physionomie se détache sur les coteries du XVIII^e siècle, dans un majestueux isolement. Ce qui ne l'a pas empêché de prendre part au grand mouvement qui poussait les esprits vers les conquêtes de l'avenir, ni de figurer au nombre des libres penseurs. Ami de l'ordre et de l'autorité par tempérament, il n'approuva jamais ceux qui, par ambition de popularité plutôt que par un véritable patriotisme, semblaient avoir pris à tâche d'en saper les bases. Sa réserve, un peu hautaine, lui valut la haine de d'Alembert, qui ne l'appela que le marquis de Tuffières, du nom du *Glorieux* de Destouches, et indisposa contre lui quelques écrivains, qui ne le ménagèrent pas. On regrette de voir figurer parmi eux d'Alembert, Condillac, La Harpe et Réaumur. Buffon s'était fait un principe de ne jamais répondre aux critiques dirigées soit contre sa personne, soit contre ses écrits. Il pensait que la dignité a toujours à perdre et que la vérité n'a rien à gagner, dans ces sortes de polémiques. La vivacité même de certaines attaques fut impuissante à le faire sortir de sa réserve. Le nombre des sincères admirateurs du génie de Buffon dépassa toujours de beaucoup celui de ses détracteurs. Voltaire, après avoir commencé par critiquer ses systèmes, finit par l'appeler Archimède II, par allusion à sa découverte des miroirs ardents; Diderot disait de lui : « J'aime les hommes qui ont une grande confiance dans leurs talents. » Mirabeau écrivait : « M. de Buffon est le plus grand homme de ce siècle et de bien d'autres. Jamais personne ne le surpassera en élévation dans les grands sujets, en justesse et en propriété de termes dans les petits. Il est tout à la fois fécond et serré, plein de gravité et de douceur,

admirable par son abondance et par sa brièveté. » Enfin Jean-Jacques a dit de Buffon : « Je lui crois des égaux parmi ses contemporains, en qualité de penseur et de philosophe; mais, en qualité d'écrivain, je ne lui en connais aucun. C'est la plus belle plume de son siècle. » Le prince Henri de Prusse s'était respectueusement découvert devant ce modeste cabinet de travail, qu'il appelait le *berceau de l'histoire naturelle*. Buffon y composa, en effet, la plus grande partie de ses ouvrages.

A l'exemple de Voltaire, qui ne quittait plus sa chère retraite de Ferney; de Montesquieu, qui travaillait à la Brède; de Jean-Jacques, qui vivait enfermé dans son ermitage d'Ermenonville, Buffon s'était retiré de bonne heure à Montbard.

Buffon n'aimait point Paris. Dès le mois de février 1738, alors pourtant qu'il y trouvait réunis tous les succès et tous les plaisirs, il fait confidence à l'abbé Leblanc de ses aspirations vers la retraite et le repos des champs : « Quand je pense, dit-il, que vous vous levez tous les jours avant l'aurore, je voudrais bien vous imiter; mais la malheureuse vie de Paris est bien contraire à ces plaisirs. J'ai soupé hier fort tard, et on m'a retenu jusqu'à deux heures après minuit. Le moyen de se lever avant huit heures du matin, et encore n'a-t-on pas la tête bien nette après ces six heures de repos! Je soupire pour la tranquillité de la campagne. Paris est un enfer! Cette façon de penser se fait jour à chaque instant dans ses lettres : « Jamais ce pays-ci n'a été plus cher et plus désagréable, et je soupire pour le temps où je pourrai le quitter, et passer avec vous les moments les plus heureux de ma vie. » (1771.)

« Le grand mouvement de ce pays-ci me fatigue et m'ennuie. » (1777.) « La tranquillité du cabinet me fait autant de bien que le mouvement du tourbillon de Paris me fait mal. » (1781.)

Buffon travaillait sans relâche. Quelqu'un lui ayant demandé comment il était parvenu à une telle gloire, il répondit simplement : « En passant quarante années de ma vie à mon bureau; » il aurait pu dire cinquante ans. Il travaillait le matin, à l'heure où l'esprit est libre et l'intelligence reposée. A Paris, dans sa jeunesse, comme il aimait également le monde et le sommeil, et qu'il lui arrivait souvent — nous venons de l'apprendre de sa bouche — de rentrer tard des soupers et des veilles, son valet de chambre avait ordre de le jeter hors du lit, quelle résistance qu'il opposât. A Montbard, où il vivait vraiment de la vie de son choix, il se levait à cinq heures. Enveloppé dans une longue robe de chambre, il quittait sa maison et se dirigeait vers un lieu élevé qui couronne la colline, à l'extrémité de ses jardins. Là, dans une salle bâtie sur le massif d'une ancienne tour, un secrétaire attendait, et on se mettait immédiatement à l'ouvrage. Buffon, parlant de son cabinet de travail, dit à Mme Necker : « Vous riez sans doute, en y entrant, de ma pauvre simplicité; il n'y a que les quatre murs. La porte en demeure ouverte, Buffon se promenait dans les allées voisines et rentrait pour dicter. A neuf heures, son valet de chambre le coiffait et l'habillait. Pendant ce temps, il déjeunait d'un pain et d'un verre d'eau. A midi, il descendait pour dîner. Mme Nadauld, sa sœur, faisait en son absence les honneurs du château. Après le repas, Buffon s'occupait de sa correspondance, de l'administration du Jardin du Roi, du règlement de ses affaires domestiques; mais le travail sérieux de la journée était achevé. Il s'astreignait à cette règle sévère pendant toute sa vie. Rien n'était capable de le distraire de ses travaux. Il écrivit en 1781 à l'abbé Bexon, son collaborateur : « J'ai eu un rhume qui m'a fort incommodé d'abord, et qui m'a duré près d'un mois; cependant, je n'en ai pas moins travaillé souvent plus de huit heures par jour. » Buffon n'était jamais content de ce qu'il avait écrit; il revoyait sans cesse ses ouvrages. Ses manuscrits, ainsi que ceux de Jean-Jacques, sont surchargés de ratures. Il n'avait pas le travail facile; du reste, il en convenait, disant à Voltaire : « N'est-il pas juste que la nature, qui vous a comblé de ses faveurs, continue de vous traiter avec plus d'égards et de ménagements qu'un nouveau venu comme moi, qui n'ai rien obtenu d'elle qu'à force de la tourmenter? » De plus, il était myope et écrivait peu lui-même; mais il relisait sans cesse les pages qu'il avait dictées, et les corrigeait avec un soin minutieux. Dès que de nombreuses ratures rendaient la lecture du manuscrit difficile, il le faisait recopier. Ensuite, lorsque, après bien des retouches, il commençait à être à peu près satisfait de son travail, il se le faisait lire à haute voix, et marquait le passage où le lecteur avait hésité, pour le revoir et le corriger de nouveau. Ou bien il en donnait lecture le soir, au salon, à ses hôtes toujours nombreux, et provoquait leurs remarques. Il avait coutume de dire : « Qu'il n'y a homme si simple dont les observations ne soient bonnes à recueillir. » Cette patience à se corriger sans cesse a valu à ses écrits une pureté et une correction inimitables. On peut remarquer, en effet, que Buffon emploie toujours le terme propre et le mot le mieux approprié à la pensée qu'il veut rendre; d'Alembert, qui aimait à le trouver en faute, prit un jour au hasard un passage de l'*Histoire naturelle* et changea les mots, afin de voir si on pourrait, à l'aide de synonymes, rendre la pensée avec la même force. L'épreuve fut concluante.

Buffon n'aimait pas les vers, et reprochait